

Ce qu'il y a de certain, c'est que si lui-même était excusable d'opposer à Chateaubriand ce que Chateaubriand a rétracté en l'effaçant, supposé qu'il l'ait jamais écrit, les lecteurs d'aujourd'hui ne le seraient pas, s'ils faisaient commelui. L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* n'hésitait pas à laisser voir certaines inclinations de sa nature. Il a parlé justement de cette rencontre à l'Alhambra. Si elle avait été, en effet, le but de son voyage dans le Levant, et qu'il l'eût écrit un jour, on peut être certain qu'il ne se serait cru nullement obligé à se dédire. Puisqu'il s'est corrigé lui-même, puisqu'il a condamné cette page, on a tout à fait le droit de croire qu'il ne l'a pas trouvée assez exacte en la relisant. Toujours est-il qu'il l'a supprimée : elle ne compte donc plus, elle est comme si elle n'avait jamais été.

Mais a-t-elle été même un moment, et Chateaubriand a-t-il autorisé Sainte-Beuve à la copier sur le manuscrit, pour la faire entrer dans ses notes ? J'ai dit qu'on pouvait, qu'on devait en faire l'hypothèse, plutôt que de mettre en doute la loyauté de Sainte-Beuve. Mais on est bien forcé de reconnaître, si l'on ne veut rien cacher, que cette hypothèse a toutes les apparences contre elle.

Le voyage à Prague, qui comprend celui de Venise, a été écrit en 1833. La seule circonstance où Sainte-Beuve aurait pu connaître le paragraphe discuté, qui en eût fait partie, c'est, en 1834, lors des lectures fameuses des *Mémoires*, qui eurent lieu dans le salon de M<sup>me</sup> Récamier.

Il était, en effet, parmi les rares privilégiés admis à ces lectures, dont le voyage à Prague fit naturel-

lement partie<sup>1</sup>. Mais nous savons ce qui frappa les auditeurs ; on ne leur demanda pas le silence, et ils ne le gardèrent pas. Beaucoup écrivirent même leurs impressions. Ainsi firent Ed. Quinet dans la *Revue de Paris* ; Ballanche dans la *Revue européenne* ; M<sup>me</sup> Dupin dans le *Journal des Femmes* ; Léonce de Lavergne dans la *Revue du Midi* ; Sainte-Beuve lui-même enfin dans la *Revue des Deux Mondes*. D'autre part, Jules Janin ayant fait causer deux ou trois des heureux élus, publia un long article, où il raconta ce qu'il avait appris. Alfred Nettement et Désiré Nisard, qui n'étaient pas des après-midi de l'Abbaye-aux-Bois, admis par l'auteur à feuilleter sous ses yeux les *Mémoires*, en parlèrent à leur tour, le premier dans l'*Écho de la jeune France*, le second dans la préface même du livre, où ces divers articles furent réunis et qui avait pour titre *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*<sup>2</sup>.

Or aucun d'eux ne mentionne le morceau dont nous nous occupons. Aucun n'y fait l'allusion la plus détournée, la plus lointaine, la plus légère. Il ne faut pas même excepter Sainte-Beuve. Nous supposons, dans notre hypothèse, qu'il a tenu à conserver le passage ; c'est donc qu'il en aurait été

1. Les autres auditeurs étaient (outre l'auteur et la maîtresse de maison) le duc de Noailles, Edgard Quinet, l'abbé Gerbet, le prince de Montmorency, le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, M<sup>me</sup> Amable Tastu, M<sup>me</sup> Dupin, M. Dubois, M. Léonce de Lavergne, Charles Lenormant, Ballanche, J.-J. Ampère. On voit que l'aristocratie, le clergé, la critique, la poésie avaient des représentants dans cette réunion.

2. Paris 1834, in-8°, chez Lefèvre.

frappé dans le salon de l'Abbaye. Comment son compte rendu n'en dit-il rien, ni directement, ni au moyen d'une de ces insinuations adroites, que son art aurait bien su au besoin tourner en compliment? Ce silence est significatif de sa part et de la part d'écrivains préoccupés de ce qui devait piquer le plus vivement la curiosité publique.

Il y a plus encore. Supposé que la page se soit trouvée alors dans l'ouvrage et qu'elle ait été lue, ce que rien n'indique, Sainte-Beuve ne serait parvenu que bien difficilement à en prendre copie. Chateaubriand n'abandonnait pas son manuscrit à ses auditeurs. Dans ce salon discret, où ils l'attendaient avec une sorte de recueillement, au milieu de cette demi-obscurité mystérieuse que faisaient régner dans la pièce les doubles rideaux tombant sur les fenêtres, vers deux heures le maître arrivait, portant son manuscrit enveloppé dans un mouchoir de soie. Il le confiait alors à un de ses jeunes amis, Ampère ou Lenormant, qui en faisait la lecture, tandis qu'il écoutait lui-même, assis au coin de la cheminée, en face de M<sup>me</sup> Récamier. Il y eut ainsi cinq réunions. Chaque fois, la lecture finie, l'auteur reprenait son bien jusqu'à l'après-midi du lendemain, où tout se passait de la même manière.

Quant aux fragments que les auditeurs ont pu prendre, on voit qu'ils ont dû se borner à la première partie des *Mémoires*, que M<sup>me</sup> Récamier avait copiée en 1826 et qui s'arrêtait à la jeunesse<sup>1</sup>, et,

1. Cette copie a été publiée depuis, — en 1874, — par M<sup>me</sup> Charles Lenormant, sous ce titre : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand*, un vol. in-16.

pour le reste, aux rares endroits que l'écrivain a voulu faire parvenir dès lors au public. Or il serait étrange que l'un d'eux eût été justement celui qu'il aurait tenu depuis à soustraire à tous les regards en le supprimant de son œuvre.

Ajoutons que cette confession imprévue aurait appartenu, d'après Sainte-Beuve, au récit du voyage à Prague. Or Chateaubriand entourait ce récit d'un mystère tout particulier. M. D. Nisard raconte que n'ayant pas assisté aux lectures, comme on l'a vu, il fut reçu par l'écrivain dans son cabinet de travail. « Il eut la bonté », dit-il, « de me lire les sommaires des chapitres. » On arrive ainsi au chapitre sur le fameux voyage, où il était parlé de la duchesse de Berry et de la visite au roi Charles X. Aussitôt, continue Nisard, « une grosse et sotte interjection me trahit; du fruit défendu, c'était la partie la plus défendue; je demandai donc le voyage à Prague. M. de Chateaubriand sourit et me tendant le manuscrit : « On ne montre cela qu'aux hommes comme vous », me dit-il, « m'imposant ainsi la discrétion sans me la demander<sup>1</sup> ».

Nisard feuilleta alors ces pages, là même, devant l'auteur, et ce fut tout. Comment supposer avec vraisemblance que Sainte-Beuve a été plus heureux, et qu'il est le seul à qui on ait tout livré? Comment le croire surtout quand il n'a parlé en aucune manière d'un privilège si flatteur, si envié, et qu'il n'a aucunement essayé d'en faire profiter

1. *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*, Paris, 1834, préface, p. 20.

alors ses lecteurs, pas même, je l'ai dit, par un de ces habiles sous-entendus où son art se plaît autant qu'il y excelle<sup>1</sup>?

Qu'allons-nous donc conclure? que sur ce point le critique a commis un faux? Assurément non; la conclusion serait aussi téméraire qu'injurieuse. On doit dire seulement qu'on ne voit pas jusqu'ici d'explication plausible qui justifie Sainte-Beuve de ce reproché, ce qui n'est pas une preuve péremptoire contre lui, bien des faits réels pouvant rester et restant inexplicables.

Il faut retenir aussi qu'il n'a jamais averti le public que le passage où il s'appuyait avec complaisance ne figurait dans aucune édition des *Mémoires*! ce qui montre évidemment ou qu'il n'a pas usé d'une parfaite bonne foi sur ce point, ou qu'il a lu les *Mémoires* bien légèrement, lui qui a tant parlé de l'auteur, et qu'il n'a jamais pris le soin de comparer ses notes avec le texte avant de les livrer au public.

Mais ce qu'il est nécessaire de remarquer par-dessus tout, une conséquence évidente de cette

1. Lui-même avoue que ces récits étaient l'objet d'un certain mystère de la part de l'auteur; ajoutons qu'il fait des allusions très nettes à certains endroits, dont celui qui nous occupe n'est point: « Quant à la seconde partie des *Mémoires*, nous aurions beaucoup à en dire, même en n'effleurant rien de toute la relation de Prague, de l'intérieur des princes déchus, ni de l'intérieur de M<sup>me</sup> de Berry... mais les paysages de Bohême... mais Venise et la Zanzé de Pellico, et le Lido, où l'enfant des mers salue avec amour ses vagues maternelles, mais Ferrare, etc. » *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*, p. 141-142. Rien, comme on voit, sur le célèbre aveu, qui aurait éclairé d'une lumière si inattendue le fameux voyage raconté par l'*Itinéraire*, rien, absolument rien.

discussion, c'est que le passage si connu et si souvent invoqué est sans aucun crédit; on n'est plus autorisé à le reproduire; désormais il n'y a pas à en parler, il ne compte pas<sup>1</sup>.

Il faut donc en rabattre: on ne saurait admettre tout ce qui a été raconté sur la conduite morale de Chateaubriand.

1. La discussion précédente était écrite, quand nous avons appris l'existence d'un manuscrit des *Mémoires*. Après bien des instances, le libraire, qui en est le propriétaire, M. Champion, a bien voulu, dans un intérêt scientifique, nous autoriser à le consulter. Il pouvait sortir en effet de cet examen la confirmation authentique de l'hypothèse, par laquelle nous avons supposé, d'ailleurs sans preuves, que le passage avait d'abord existé dans les *Mémoires*, et que Chateaubriand l'en avait plus tard retranché. Ce manuscrit forme 4 volumes in-4° reliés. Il a été écrit par Pilorge, secrétaire de Chateaubriand; mais Chateaubriand lui-même l'a revu, corrigé et signé à chaque chapitre, car il est divisé en livres et en chapitres comme l'édition des *Mémoires* que publie en ce moment M. Biré. Il ne comprend pas les premiers livres de l'ouvrage. Écrit je ne sais à quelle date, il est resté jusqu'à la fin sous les yeux de Chateaubriand, qui en a signé une page dans les derniers jours même de sa vie. Ce qui prouve le prix que l'auteur y attachait, outre le soin qu'il a pris d'y signer si souvent, c'est qu'il y a introduit le propre manuscrit de Zanze, la fille du concierge de la prison dont a parlé Silvio Pellico, et qui a protesté, on le sait, contre son récit auprès de Chateaubriand. Celui-ci a mis ce manuscrit parmi les feuilles de son texte, sous la même reliure, quoiqu'il y ait à côté, comme dans les éditions ordinaires, le texte italien et la traduction.

Ce manuscrit des *Mémoires* n'est pas celui dont on s'est servi pour les feuilletons de *la Presse*, ni pour les éditions parues en librairie. Car, outre des variantes sans importance, il contient à propos du voyage de Venise une cinquantaine de pages, qui n'ont jamais été publiées. Elles roulent sur des historiettes un peu légères, dont le souvenir n'est resté dans les éditions qu'à la table des matières, où on lit: « Courtisanes anciennes et modernes. » J'avoue que lorsque j'ai vu ces nombreuses pages inédites, je n'ai pas douté que le passage, cité par Sainte-Beuve et emprunté justement, d'après le critique, au voyage de Venise, ne s'y trouvât tout au long.

Or il n'y est point, et ceci me semble assez grave.

\*  
\* \*

Ajoutons qu'il est nécessaire de se reporter à son époque, si l'on veut être juste envers lui. Ce temps-là autorisait des usages que le nôtre ne souffre plus ; il paraît n'avoir trouvé rien à redire, là même où nous ne sommes pas loin de voir un sujet de scandale.

Certes l'affection qui unit Chateaubriand à M<sup>me</sup> Récamier est au-dessus de tout soupçon. Personne n'en mit jamais en doute la pureté et la noblesse. Et cependant les apparences étaient bien de nature à faire incriminer ces honnêtes rapports. On sait quelle femme admirée était M<sup>me</sup> Récamier. De dix ans plus jeune que Chateaubriand, elle était l'esprit, la grâce, la beauté même. De tout temps, dans sa maturité brillante, comme dans l'éclat printanier de sa jeunesse, elle exerça autour d'elle une sorte de fascination, qu'augmentait encore le prestige de sa vertu immaculée. Avec cela possédant au suprême degré l'art de plaire et prenant plaisir à le cultiver, entourée, célébrée, adorée et aimant à l'être, sans perdre jamais le respect de ses adorateurs, elle était douée, comme on l'a dit, d'une sorte de coquetterie angélique. Elle vivait séparée de son mari, qui avait près de trente ans de plus qu'elle. Sa situation, ses charmes, ses succès, le besoin qu'elle éprouvait de toucher les cœurs comme elle frappait les yeux, tout contribuait, semble-t-il, à imposer une réserve particulière à ceux qui fréquentaient assidûment sa

maison, s'ils ne voulaient pas que la voix publique tint leurs sentiments pour suspects.

Or on va voir de quel style Chateaubriand se sert envers elle. La vive amitié de l'écrivain parle le langage même de la passion ; et il en faudrait beaucoup moins pour nous tromper sur la nature de ces relations affectueuses si nous n'en connaissions d'ailleurs le caractère élevé et sans tache.

Ambassadeur à Londres, en 1822, il écrivait le 4 juin : « Etre aimé de vous, vivre en paix dans une petite retraite avec vous et quelques livres, c'est là tout le fond de mes vœux et de mon cœur. » Quelques jours après : « N'allez pas vous mettre en tête que vous pouvez me fuir : j'irai vous chercher partout. » Il lui dit le 22 juillet : « Tant que je vivrai, je vivrai pour vous... Je ne puis vivre longtemps séparé de vous, et je suis déterminé à vous voir à tout prix. » S'il fait d'actives démarches pour représenter la France au congrès de Vérone, il lui avoue que sa raison secrète, c'est que le voyage le ramènerait auprès d'elle, « idée qui l'occupe éternellement<sup>1</sup> ».

Six ans après, il partait pour l'ambassade de Rome. Au moment de passer la frontière, le 19 septembre 1828, il écrit à son amie : « En France et hors de France, de l'autre côté comme de ce côté-ci des Alpes, je vis pour vous et je vous attends. »

Ce dernier mot fait allusion au projet que M<sup>me</sup> Récamier avait formé d'aller la rejoindre en Italie, où il la devançait avec M<sup>me</sup> de Chateau-

1. 27 août.

briand. C'est à ce propos encore qu'il lui écrivait de Lausanne, trois jours après : « Si vous venez à Rome, si vous voulez y rester, nous y finirons nos jours ; sinon je reviens en France pour mourir auprès de vous. »

Enfin le voilà rendu et M<sup>me</sup> Récamier ne se décide pas. Il s'en désole : « Depuis que je suis à Rome, je vous ai écrit tous les courriers, c'est-à-dire trois fois par semaine, et toujours pour vous dire que je me meurs ici sans vous et qu'il faut ou que vous veniez, ou que j'aie vous retrouver ; mais rappelez-moi plutôt : j'ai le mal du pays<sup>1</sup>. »

Et il n'était pas le seul, à son époque, qui se laissât aller à des sentiments si vifs et les exprimât d'une aussi chaude manière, dans un commerce dont la malignité même n'a pu suspecter l'honneur.

Joubert a une tendresse tout aussi expressive pour M<sup>me</sup> de Beaumont, cette créature aérienne que lui-même comparait « à ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps ». Elle s'était cachée dans son voisinage pendant la Terreur. Il allait souvent la voir discrètement dans sa retraite mystérieuse ; ces relations cordiales ne cessèrent jamais. C'est lui-même qui introduisit Chateaubriand dans le salon de sa jeune amie. Bientôt après, quand elle mourut, à trente-trois ans, il lui sembla qu'un vide immense se faisait tout à coup dans sa vie ; pour lui, le monde se dépeuplait. « Je n'avais pas eu depuis

1. 23 octobre. Toutes les citations précédentes sont tirées des lettres publiées dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M<sup>me</sup> Récamier*.

neufans », écrivait-il à Chênédollé, « une pensée où elle ne se trouvât d'une manière ou d'une autre en perspective<sup>1</sup> ». Et, revenant quelques jours plus tard sur ce sujet douloureux, il ajoutait : « Depuis que j'ai perdu M<sup>me</sup> de Beaumont, je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans le monde<sup>2</sup>. »

Qu'on lise aussi ce qu'écrivait M<sup>me</sup> de Chateaubriand elle-même, cette femme d'une piété si profonde et d'une si austère vertu ! Voici, par exemple, les billets qu'elle adresse à un ami de son mari, Clausel de Coussergues. C'était vers 1804 ; elle avait trente ans :

« Venez dîner avec moi. Je suis seule et malade. »

Un autre jour : « J'espère que vous n'avez pas pris d'engagement pour aujourd'hui. Venez donc dîner avec moi. Je suis seule encore, et nous sommes dans un temps où l'on rêve bien noir dans la solitude. »

Et encore : « M. de Chateaubriand est à la campagne. Vous ferez une belle charité de venir dîner avec moi. Vous consolerez une affligée. — S'il ne fait pas d'orage ce soir, nous irons prendre des glaces au café<sup>3</sup>. »

On pouvait écrire de ce ton et agir de cette manière, et personne n'en était offensé. On se visitait, on acceptait l'hospitalité, une hospitalité amicale, dans une campagne retirée, sans qu'un sentiment

1. 2 janvier 1804.

2. Au même, 28 février.

3. Lettres publiées par M. Pailhès : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Bordeaux, Féret, 1896, p. 296.

coupable inspirât la conduite ou fût accusé seulement de l'inspirer.

Dans une lettre à Chênédollé, M<sup>me</sup> de Beaumont lui annonce que Chateaubriand est à la campagne avec M<sup>me</sup> de Vintimille; elle n'ajoute pas la moindre réflexion: le fait lui semble tout à fait naturel<sup>1</sup>. « Une transformation sociale s'est opérée », disait à ce sujet M. Ch. Lenormant... « La sociabilité, poussée en France jusqu'à l'excès, avait produit des relations toutes particulières et qui tendent à s'effacer<sup>2</sup>. »

Ne vit-on pas Mathieu de Montmorency s'installer, dans la solitude de la Vallée-aux-Loups, seul avec M<sup>me</sup> Récamier? Tous deux étaient mariés, tous deux aussi avaient une réputation de vertu incontestée. Le premier était même d'une religion rare; il passait pour un homme austère et un chrétien pieux jusqu'à une sorte de sainteté. Mais déjà les usages commençaient à se modifier, et la duchesse de Broglie disait en souriant: « Quand on écrira la biographie de Mathieu dans la vie des saints, convenez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus adorée femme de son temps sera un drôle de chapitre! »

Cette réflexion n'a rien assurément d'injurieux; elle est même bienveillante. Seulement on y sent l'influence des mœurs nouvelles, qui protestent

1. « Le petit corbeau (Guéneau de Mussy) est parti pour la Bourgogne, l'autre corbeau (Chateaubriand) est à la campagne avec *Mauvais cœur*. » *Mauvais cœur* était le sobriquet familier de M<sup>me</sup> de Vintimille, dans cette société où chacun avait le sien.

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand*.

encore timidement en attendant de s'imposer avec empire.

Mais les anciennes régnaient sans conteste, tout à fait au début du siècle. Aussi, quand au mois de mai 1801 Chateaubriand, ayant besoin d'une retraite paisible pour mettre la dernière main au *Génie du Christianisme*, fut invité par M<sup>me</sup> de Beaumont à s'établir chez elle, à Savigny-sur-Orge, et qu'il accepta cette offre gracieuse, il n'y eut ni scandale ni surprise parmi leurs amis communs. On se tint en relations constantes avec eux; on allait les voir. Fontanes leur fit des visites, et aussi Lucile, la sœur de Chateaubriand, et aussi Joubert avec toute sa famille.

« Je me rappellerai éternellement », dit Chateaubriand à ce propos, « quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié: nous nous réunissions au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager. M<sup>me</sup> Joubert, M<sup>me</sup> de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc; le fils de M<sup>me</sup> Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil!... C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages; je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du nouveau monde<sup>1</sup>. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 250.

On a écrit que M<sup>me</sup> de Beaumont fut « l'affection la plus élevée que Chateaubriand ait jamais rencontrée<sup>1</sup> ». Fontanes craignait ces relations, paraît-il, pour la carrière diplomatique de son ardent ami. Surtout deux années plus tard, quand M<sup>me</sup> de Beaumont mourante alla rejoindre à Rome le nouveau secrétaire d'ambassade, il ne comprit pas ce qui lui parut une imprudence. « Il ne voyait », dit M. Bardoux, que l'avenir de Chateaubriand et le parti que les envieux ou les jaloux pourraient tirer encore de la publicité donnée à une affection, dont le monde ne connaissait pas le dévouement et la hauteur. Joubert, plus indulgent, plus tendre et aussi plus distingué de cœur, n'avait d'autre souci que la fatigue et la longueur du chemin pour un être épuisé<sup>2</sup>. »

A propos de cet été de Savigny, un écrivain, dont nous avons déjà parlé et qui a bien connu Chateaubriand, a protesté contre les soupçons malveillants dont sa conduite en cette occasion est devenue aisément l'objet. « Souvenons-nous, disait-il, que, tout en convenant de ses faiblesses (en général), M. de Chateaubriand a prononcé ces paroles à la face des hommes : « M'eût-il été facile d'abuser d'une illusion passagère, l'idée d'une volupté advenue par les voies chastes de la religion révoltait ma sincérité : être aimé à travers le *Génie du Christianisme*, pour l'*Extrême-Onction*, pour la *Fête des morts*, je n'aurais jamais été ce honteux Tartufe<sup>3</sup>. »

1. Bardoux, *Madame de Beaumont*, Paris, 1884, p. 372.

2. *Madame de Beaumont*, p. 366. — M<sup>me</sup> de Beaumont mourut vingt jours après son arrivée à Rome.

3. *M. de Chateaubriand et ses mémoires*, article publié en 1850

C'est dans les mêmes circonstances que le sage Joubert, à qui sa bienveillance n'enlevait rien de sa perspicacité, disait de son jeune et impétueux ami : « Il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse des étourderies ; il ne me paraît pas possible qu'il fasse des fautes graves. »

## II

Adoptons le mot — pour le temps et l'occasion où il a été écrit ; car de soutenir que Chateaubriand n'a pas eu lieu, dans sa vieillesse, de concevoir quelques véritables remords, quand il parcourait sa vie d'un regard, à la lumière d'une conscience désormais impartiale, ce serait vouloir le défendre de ce dont il s'est accusé lui-même et bien des fois.

L'injustice est d'ajouter encore à la réalité, ou de chercher à des faiblesses trop humaines l'explication la plus inutile comme la plus déshonorante, en essayant d'en faire une conséquence de l'hypocrisie.

Chateaubriand écrivait un jour de Rome à M<sup>me</sup> Récamier, qui lui avait adressé quelques recommandations vertueuses : « Ne craignez rien ; je suis cuirassé<sup>1</sup>. » Malheureusement il ne l'était guère ; il se trompait, s'il pensait l'être. Son âme orageuse ressemblait, en cela, on l'a dit, à l'atmosphère

reproduit dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Le mot de Chateaubriand est emprunté aux *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 236.

1. 20 novembre 1828, dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M<sup>me</sup> Récamier*, p. 263.

sombre et agitée, dont l'*Essai* a parlé avec enthousiasme, et qui est donnée comme la source de l'Univers dans un fragment de Sanchoniaton. Cet air immense et ténébreux, chaos infini, créa un jour de lui-même le Désir, et c'est le Désir qui fit le monde, mais l'air ignorait ce qu'il avait produit.

Ce désir, enfant, fleur et substance de son âme, a fait de grandes choses chez Chateaubriand. Il s'appelle ou devient tour à tour une langueur secrète, le vague des passions, la mélancolie; c'est, en définitive, un besoin perpétuellement inassouvi, une éternelle fatigue du réel que l'on trouve insuffisant, fragile et misérable, dès qu'on l'atteint, avec un penchant inguérissable à courir après ce divin fantôme de l'idéal, dont on aperçoit çà et là quelque ombre fugitive et charmante. Dans ce souffle de volupté, qui agita bien des fois l'âme de Chateaubriand, Sainte-Beuve n'a voulu voir qu'un « élément très positif, élément profane et païen », qui aurait fait de lui un « épicurien », et rien de plus. On l'a remarqué avec délicatesse : « C'est ravalier cette flamme », qui, « même dans ses manifestations terrestres », n'est qu'une forme du rêve éternel de Chateaubriand, « le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable », le désir égaré de l'infini<sup>1</sup>.

Il n'en reste pas moins que son imagination l'entraînait ardemment vers toute beauté. Je dis son

1. Cf. Melch. de Vogüé, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1892. Sainte-Beuve a dit plus tard, en se rétractant un peu, dans une lettre à Barbey d'Aurévilly (10 novembre 1860) : « Pour moi, je le reconnais, si Chateaubriand est un épicurien, c'est un épicurien rehaussé d'honneur et panaché d'imagination, c'est-à-dire de ce qui manque le plus ordinairement à l'épicurien. »

imagination; car le foyer était là, pour lui, non ailleurs. Il a dit lui-même, d'un mot énergique où l'on sent un gémissement, qu'il ne pouvait dépouiller « le rude cilice de ses pensées<sup>1</sup> ».

L'éducation n'avait rien réformé de ces dangereuses tendances. La plante avait poussé ses rameaux où elle voulait et comme elle voulait; aucune main ne l'avait émondée au bon moment. Chateaubriand vécut d'abord, au sombre manoir de Combourg, replié sur lui-même, dans une sorte de solitude, où il exaltait encore son imagination trop ardente en lui abandonnant toutes les rênes; et les premières années de sa jeunesse, à Paris, dans une société frivole et corrompue, ne contribuèrent pas, tant s'en faut, à développer dans son cœur le goût et le besoin des luttes morales.

Quand il rentra en France, plus tard, il étonna quelques-uns de ses amis. « Il ne songe point à être approuvé », écrivait Joubert en 1803, « mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde et ce qui ne l'est pas. Il n'y a songé de sa vie et ne veut point le savoir. Il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde. »

Ce fut du reste un penchant trop commun au début de ce siècle. Le siècle précédent se survivait à lui-même, et c'est son esprit qui régnait encore dans beaucoup de ceux que la hache de la Révolution avait épargnés.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 56.